



CLASSIQUES
GARNIER

DUNOYER (J.-M.), « En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 80, 1980 – 4, p. 25-27

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15543-0.p.0033](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15543-0.p.0033)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1980. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Doris JAKUBEC : *Sylvain Pitt ou les avatars de la liberté*. Un volume enrichi de nombreuses reproductions des dessins de Pitt. Editions Universitaires, Fribourg.

Connaissez-vous Sylvain Pitt ? Sans une dizaine de passages du *Journal* de Paul Claudel et l'hommage de Charles-Albert Cingria reproduit dans ses *Œuvres complètes*, son nom serait tombé dans l'oubli. On n'aurait pour le situer que l'incise de Claudel dans « La Couronne de Ch. A. Cingria » (NRF mars 1955) : « *Cet autre Faune de la forêt d'Ardenne...* ». Il a fallu le zèle de Doris Jakubec, qui, ayant patiemment débroussaillé une masse hétéroclite de papiers fournis par la famille Zanello-Cingria — les travaux de toute une vie en vrac dans un panier japonais — pour en faire surgir une destinée instable, passionnée, vagabonde.

Car « Monsieur Pitt » n'entretint pas seulement avec Paul Claudel des rapports privilégiés, qui méritaient d'être développés, et ils le sont enfin, qui ne se bornent pas à l'épisode des deux ménestrels de Hambourg. Et si son enthousiasme, terriblement communicatif l'a amené à approcher d'autres personnages considérables, artistes et écrivains, ces contacts, ces échanges, donnent une image bien incomplète de son activité, qui s'est dispersée dans plus d'un domaine, et dont subsiste, désormais exhumée, une œuvre poétique qui n'est pas sans charme(s).

Au fait, le panier japonais contenait seulement une petite partie des quelque 800 carnets tenus régulièrement de 1887 (peut-être avant) à 1919. Ils ont permis de reconstituer tout de même l'histoire de ce diable d'homme, né le 10 mai 1860 à Villers-sur-Coudun, près de Compiègne, d'un père instituteur. Déjà la révolte, une révolte qui n'abdiquera jamais, gronde chez l'enfant, dès l'internat concentrationnaire du petit séminaire de Noyon — ce qui l'amènera du moins à mettre en question le système éducatif de l'époque. Bachelier en 1878, il entre au grand séminaire de Beauvais. Il y reste quatre ans avant de découvrir qu'il n'a pas la vocation. Il tâte alors de l'enseignement. Le voilà professeur (« sans grades ») à Pontoise, à Châteaudun, à Coulommiers où il se marie, à Provins. Dans ses différents postes il lutte toujours pour la liberté, la sienne et celle des élèves, ce qui lui vaudra maints déboires, des réussites et aboutira invariablement à l'échec final.

Doris Jakubec le suit pas à pas : précepteur à Mâcon ; surveillant à l'asile Lambrechts de Courbevoie — internat protestant qui recueille des fils d'ouvriers pauvres — dont, jugé « trop vivant », il est congédié ; secrétaire à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine (1899-1900) ; fondateur d'une colonie de vacances ouvrière (1901), puis d'une association ouvrière de Couture, avec sa compagne Clotilde Gastellier ; enquêteur au ministère du Travail... sans compter d'autres métiers encore plus occasionnels depuis qu'il n'a plus de domicile fixe : marchand ambulancier, conférencier, traducteur. Aussi inconstant dans sa vie privée, il s'est séparé de sa femme qui lui a donné deux filles, de Clotilde qui lui a donné un fils. Il repart de zéro dès qu'il sent des entraves, choisit « l'errance et la disponibilité », lui qui touche à tout, à la musique, au dessin, à la littérature, à la photographie. Ses heurts avec l'autorité avaient pourtant des motifs honorables et fondés, qu'il s'agisse de ses conceptions sur l'enseignement ou sur la vie sociale (conges payés, journée de huit heures), trop en avance sur son temps. Et la

seule enquête qu'il ait menée à bien, sur le travail à domicile dans l'industrie de la fleur artificielle, prétexte à de merveilleux vagabondages en province, et qui a été publiée, révèle en outre l'envers de la prétendue belle époque, « là où s'impriment en creux bien réels les mirages de la mode et de l'élé-gance dont Proust et les Nabis ont su dire l'enchantement et la magie ».

C'est son ami Arthur Fontaine, directeur de l'Office du Travail, qui le tire chaque fois d'affaire, lui confie des préceptorats, lui fait connaître les êtres exceptionnels qu'il fréquente : Albert Samain, Paul Valéry, Vuillard, Maurice Denis (Pitt a déjà rencontré Odilon Redon), l'aide à découvrir l'art contemporain. Pitt prend feu pour Gauguin, pour Bourdelle dont il devient le familier et le thuriféraire. Mais Arthur Fontaine lui apporte une révélation décisive, celle de Francis Jammes, qui lui fait « redécouvrir son identité » et répond à ses lettres.

L'autre coup de foudre, le plus violent, c'est Claudel, c'est *Tête d'Or*. Pitt écrit au poète qui rentre de Chine, il fait une lecture du drame à l'U.P. Zola et le lendemain, le 29 octobre 1905, Claudel l'invite à venir le voir. Le souvenir de cette première rencontre, il le fixe en versets délirants :

Je vais vers vous, tremblant, confiant, à travers le brouillard...
et votre personne m'apparaît !

Je traverse la salle à manger, dans le sourire d'une femme et d'un
enfant debout, silencieux (le doux sourire ne m'a pas quitté) et
me voici chez vous.

Chez vous ! Devant vous ! Vous me parlez ! J'entends votre voix.
Et les joies de ma vie, les toutes premières, ressuscitent à mes
lèvres...

Pitt lui a ouvert « son cœur comme à un ami » et ses confidences concernant sa liaison avec Sylvie se heurtent à des réticences chez les catho-lique intransigeant qui en fait part à Francis Jammes : « *J'ai fait aussi la connaissance d'un exalté nommé Sylvain Pitt [...] Il ne cesse de me répéter qu'il vit "audacieusement". Je n'ai pas besoin d'en savoir plus long...* » (Correspondance publiée.)

Rien n'entame cependant l'admiration de Pitt, sans cesse renouvelée, pour l'œuvre claudélienne à mesure qu'elle paraît : *Partage de Midi* qu'il lit à haute voix, où c'est son « être tout entier qui s'ouvre, qui reçoit, qui boit et mange et qui se meut dans un mouvement amplifié d'allégresse pro-fonde » ; le *Magnificat* puis toutes les *Cinq grandes Odes*. Les transports, on pourrait dire les trances de Pitt, sont de nature à plaire à Claudel qui y retrouve « *cet enthousiasme celtique qui forme le trait le plus aimable de notre caractère national, bien plus que ces qualités de clarté et de mesure dont on nous parle sans cesse* ».

L'Otage est en gestation. En marge de son travail, Claudel, écrivant à Pitt, souligne l'incompatibilité absolue dressée entre les postulats catholiques et les conceptions politiques et morales. Pitt n'ose contester Claudel et salue comme un « événement considérable » la publication du drame. Il en est récompensé par ces mots reconnaissants : « *Le contact de votre nature ardente et généreuse est toujours reconfortant pour moi.* » En 1910, Pitt fait une lecture publique de *La Ville*. En 1911, il « claironne », selon sa propre expression, son émotion devant *L'Annonce faite à Marie*. Il offre surtout son affection inconditionnelle qui console Claudel des réserves formulées parfois par ses autres amis.

Avec l'excellent ouvrage de Doris Jakubec, c'est la première fois, croyons-nous, qu'est ainsi affirmée l'importance de la contribution — orale certes mais combien compréhensive et agissante — à la diffusion d'une œuvre qui n'est admise encore que par une élite. Oui, agissante, en ce qui concerne par exemple les démarches en faveur de Marie Kalf, puis sa sévérité à l'égard de la comédienne qu'il accuse de dénaturer les textes. Il est vrai que dans le rôle de Marthe, lors de la création de *l'Echange*, en janvier 1914, elle a déçu tout le monde.

Sur le plan religieux, Claudel n'est sans doute pas parvenu à convertir Sylvain Pitt, qui se dérobe sans cesse et qui a tout de même légitimé son union avec Sylvie... tout en demeurant éloigné des autres sacrements. « Mais leurs relations se poursuivent confiantes de part et d'autre, prosélytisme et conversion passent au second plan ; reste l'amitié : des amis communs, dont Charles-Albert Cingria... »

Le futur auteur de *la Civilisation de Saint-Gall* est entré en scène quelques années plus tôt, en 1911. « Ce qui les rapproche surtout, écrit Doris Jakubec, c'est la musique. » La musique savante, médiévale, que Charles-Albert connaît à fond ; la musique populaire qui n'a pas de secrets pour Sylvain. L'un possède une épinette, ou plus exactement un virginal, l'autre un vieil harmonium et un violon. Ils vont unir leurs talents. Claudel qui apprécie celui de Pitt et lui a même emprunté une chanson, *Marguerite, elle est malade*, pour l'insérer dans *Protée*, l'invite à venir donner un récital de vieilles chansons à Hambourg. Cingria sera du voyage. Et nous est conté par le détail le séjour des deux compères chez le consul de France du 1^{er} au 8 avril 1914. Beaucoup dont nous sommes, quand ils en ont su davantage sur la vie de Pitt, ont été surpris par leur différence d'âge. Pitt était l'aîné de Cingria de quelque vingt-cinq ans...

Ils n'en furent pas moins inséparables. Charles-Albert devait amener Pitt à Lausanne, le faire adopter par l'équipe des *Cahiers vaudois* et tout d'abord Ramuz qui dans une lettre à Henri Poulaille parle de lui comme d'un « drôle de bougre un peu nomade ». Pitt a collaboré au Cahier sur le mois de Marie et c'est son recueil de poèmes, *Terre de mon Pays*, qui fournit la matière de tout un cahier, en 1917.

Pitt, qui a d'autre part retrouvé ses amis parisiens, ne se doute pas qu'il lui reste deux ans à vivre. A l'Hôtel-Dieu, il succombe à une embolie le 7 mai 1919. Charles-Albert apprend la nouvelle à Claudel qui note tristement : « *Comme sa figure amicale va me manquer.* »

Jean-Marie DUNOYER.